

L'Abeille

de la Nouvelle-Orléans
Journal Hebdomadaire
Fondée le 1er Septembre 1837

Publiée par le Times Picayune Publishing Co. au Times Picayune Building, Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, La., Téléphone Main 4100.

Abonné à la Poste de la Nouvelle-Orléans, La., comme maître de deuxième classe, conformément à l'acte du 3 Mars, 1879.

En Louisiane et au Mississippi, \$2.00 par an.
Par les Etats-Unis, \$2.50 par an.

Les Droits de la France

La "New-York Tribune" vient de publier un éditorial qui mérite d'être porté à la connaissance de nos lecteurs. Voici ce que dit notre grand confrère new-yorkais :

Il y a de nombreux signes indiquant que la politique droite et logique de la France croissante à être comprise aux Etats-Unis. Ses hommes publics n'ont pas de goût pour la propagande; ils sont eux-mêmes habitués à exposer leur cas en termes compréhensibles pour l'étranger. Leur manque d'habileté britannique en diplomatie. De leur côté se trouvent uniquement la simple justice et la raison pure.

Le peuple allemand a causé au monde un dommage irréparable, surtout dans les régions françaises dévastées. Déclaré coupable par l'humanité, il a, par tous les moyens, esquivé les réparations, et, prospère chez lui, il a à peine commencé à payer ce qu'il doit. La France n'a pas eu de dessin militaire et elle n'en a pas aujourd'hui. Ses hommes d'Etat n'ont jamais demandé l'impossible. On sait depuis quelque temps qu'ils sont prêts à accepter une réduction des réparations à un total évidemment recouvrable, pourvu que l'Angleterre y mette du sien en annulant sa créance et en garantissant la sécurité française.

Il serait oiseux de rappeler les différentes attitudes que M. Lloyd George a prises en face de cette simple demande française. Il y a quelques semaines, il laissait entendre que l'Angleterre annulerait sa créance sur la France; maintenant, à Londres, on a fait volte-face et retiré cette promesse. De nouveau, la sécurité de l'Europe est mise en péril par les manœuvres de M. Lloyd George.

On ne peut rester dans cette impasse. Dans son embarras, la France a pour elle les sympathies des Etats-Unis. L'opinion publique, ici, n'est pas prête à discuter la question des dettes, tant que l'Angleterre et la France seront ainsi brouillées. Une fois l'entente rétablie, les réparations revues de façon à accorder à la France le maximum d'assistance et leur paiement assuré par une pleine et sincère coopération britannique, la participation de l'Amérique à la reconstruction européenne est une chose acquise d'avance.

FISCALITE

"Un ministre des Finances qui veut faire son métier ne doit pas être populaire." Est-ce une simple boutade, ou un aphorisme, qu'on énonçait récemment, sous cette forme un peu vive, notre actuel Grand Argentier? Quel qu'il en soit, nous ne pensons pas qu'il se complaise dans l'impopularité et nous le savons trop avisé pour ne pas rechercher, au contraire, les moyens les moins rébarbatifs pour tirer le plus du malheureux contribuable. Certes, la situation est difficile, et aussi le rôle du fisc. On peut trouver néanmoins que celui-ci ne redonne pas assez l'effet déplorable des feuilles d'impôts agrémentées de taxations de fantaisie et les amendes effrayantes.

Le fait que chaque jour se fondent de nouvelles ligues de contribuables ne peut d'ailleurs manquer d'attirer l'attention du ministre qui établit les projets d'impôts et à la charge de les défendre devant le Parlement. La Ligue du Sud-Ouest montre une activité spéciale. Elle mobilise les notaires contre le fisc. Non pas qu'elle souhaite que les impôts ne rentrent pas. Au contraire. Elle veut seulement qu'ils soient justes, étudiés, appropriés au caractère et aux possibilités de la France, et que le personnel des finances, fidèle aux anciennes traditions d'une administration longtemps estimée, reste "honnête homme." Malheureusement, c'est dans l'air, il a, lui aussi, sa crise de conscience.

L'administration des Contributions Directes prétend obligés les notaires à déclarer leurs bénéfices de guerre, comme de vulgaires patentables. Ils se refusent pas de payer, s'ils sont du petit nombre des non-mobilisés dont les études n'ont pas souffert des années d'hostilités; mais ils refusent d'être taxés par l'arbitraire. Et c'est à quoi tend, disent-ils, l'administration fort empêchée d'agir également avec eux? Ils se sont pourvus en Conseil d'Etat contre ce qu'ils appellent les excès du fisc. Ils sont atteints au secret professionnel. Porter leurs livres devant les commissions, inférieures ou supérieures, qui servent de tribunaux fiscaux, c'est révéler le secret des fortunes et des affaires de famille qui leur sont confiées. Rien de plus grave pour eux, pour l'ordre public, pour l'honneur, pour l'Etat enfin, qu'il n'est plus qu'outrage du jour où il cesse d'être une personne morale, atteinte à la moralité.

Il est donc à souhaiter que le ministre des Finances profite des mois

de vacances pour travailler, en s'inspirant des vœux de tous les groupements de contribuables et même des associations politiques, à la réforme de notre régime fiscal. Il doit aussi, absolument, transformer, réformer ou abandonner les monopoles industriels de l'Etat. L'équilibre des budgets futurs dépend non seulement de la compression des dépenses, mais du développement des recettes. Or, ce n'est pas le régime fiscal actuel, ni l'organisation présente des services industriels de l'Etat, qui sont capables de fournir l'accroissement de ressources dont le Trésor a le besoin le plus pressant. Et ce n'est pas sous le prétexte que ces réformes ne donneront pas de fruits immédiats qu'il conviendrait de les rejeter. Avec ce système, la vie au jour le jour et la politique d'expédients conduirait la France à la ruine.

La Commission des finances a fini par reconnaître la nécessité de faire quelque chose; on doit l'en louer; mais nous ne saurions étendre notre assentiment à la suggestion d'un de ses membres. Elle consiste, pour réprimer les fraudes en matière d'impôt direct, à transférer obligatoirement les titres au porteur en titres nominatifs. Qui ne voit que ce transfert immobiliserait leur marché? Cela est si vrai que l'auteur du projet a bien soin d'excepter nos fonds nationaux de cette contrainte. Si sa suggestion était acceptée par l'Etat, il en résulterait une baisse immédiate du capital mobilier représenté par les valeurs qui se cotent pour la plupart sous la forme au porteur.

Une dépréciation de ce capital aurait aussi un fâcheux effet sur les recettes du Trésor au titre des impôts d'enregistrement, notamment de celui des successions. N'oublions pas non plus que le transfert obligatoire du porteur au nominatif ramènerait de 20 à 10 0/0 l'impôt perçu annuellement par le fisc sur le revenu des valeurs mobilières à l'exception des rentes, à moins que, pour mettre le comble à l'injustice, on inflige aux titres nominatifs le doublement de l'impôt sur le revenu des valeurs mobilières.

Certains hommes politiques ont pourtant été mêlés aux affaires financières; ils connaissent ou devraient connaître le rôle joué par les valeurs mobilières dans le développement de la richesse publique, la puissance du marché de ces valeurs et tout le parti qu'on peut en tirer. Comment s'acharment-ils contre les sociétés anonymes sans lesquelles rien de grand n'aurait été fait dans le domaine des services publics et de l'industrie? Comment veulent-ils lui faire supporter double charge, puisque les impôts que la Société de capitaux paye sur ses titres ne la dispensent pas d'acquiescer à la généralité des autres impôts auxquels sont soumis les particuliers?

Les Victimes de la Prohibition

New-York.—D'après les statistiques publiées par le comité national pour la prévention de la cécité dans l'édifice de la Fondation de Russell Sage, l'alcool de bois a causé 130 morts et 22 cas de cécité dans 21 Etats pendant la première moitié de l'année 1922.

"Ces chiffres," a dit Mme Winifred Hathaway, secrétaire du comité, "n'indiquent pas le nombre total des morts ou de ceux qui ont perdu la vue en buvant du whisky de fraudeurs, qui contenait de l'alcool de bois. La plupart des parents et des amis des victimes cherchent à cacher la cause réelle de la mort et dans certains cas, ils y réussissent. Comme la perte de la vue par suite de l'absorption d'alcool de bois est produite graduellement, il est difficile d'obtenir le chiffre des cas de cécité complète ou partielle dus à cette cause."

Plus de la moitié des cas de cécité se sont produits à New-York, New-Jersey et en Pennsylvanie. A New-York il y a eu 45 morts, 28 au New-Jersey et 15 en Pennsylvanie. Au Texas, il y a eu cinq morts par l'alcool de bois, quatre au Connecticut, Massachusetts, Ohio et Missouri.

"On pourra mieux se rendre compte de la gravité de la situation," a dit Mme Hathaway, "si l'on se rappelle qu'il n'y avait que trois ou quatre morts par l'alcool de bois dans l'Etat de New-York avant 1919, alors qu'il y eut 80 morts pendant ces trois dernières années. En Pennsylvanie, l'alcool de bois a tué 61 personnes l'année dernière."

"On a accusé le comité d'être contre la prohibition," a déclaré Mme Hathaway. "Le comité ne s'intéresse pas du tout à la prohibition, il s'intéresse d'abord et avant tout à la conservation de la vue. Puisque l'absorption de boissons contenant de l'alcool de bois est devenue une cause de cécité parmi les adultes, et ce qui est encore plus triste à dire, même parmi les enfants, il est du devoir du comité de porter ces faits à la connaissance du public."

Comment se Défendre Contre le Mal de Mer

Humiliant, cruel, sale, périlleux pour les cardiaques, le vertige nautiloïque empêche ou gêne les grands voyages. Par gros temps, peu de passagers y échappent; d'illustrés marins, Nelson entre autres, en souffrirent pendant toute leur carrière. Et il constitue une gêne très vive pour l'Entente cordiale: si les soixante minutes de Calais-Douvres, les quatre-vingt-dix de Boulogne-Folkestone et les trois heures et quart de Dieppe-Newhaven, n'étaient pas naufrageuses, Anglais et Français se connaîtraient davantage et s'entendraient mieux.

Notez que les vapeurs d'aujourd'hui, à hélices, très hauts afin d'abriter le plus de monde possible, tiennent moins bien la mer que ceux d'autrefois, peu confortables, mais bas sur l'eau, larges, plats, et surtout bas par des roues à aubes qui les calaient contre le roulis. C'est ainsi que deux anciens bateaux français, à roues, le Nord et le Pas-de-Calais, bien qu'un peu plus lents que leurs récents rivaux "à turbines" restent, néanmoins les grands favoris, des habitués du parcours Paris-Londres; les malades y sont rares, même par les plus mauvaises mers. Le "progrès" au sujet des paquebots concerne leur vitesse, leurs dimensions, leur confort, mais pas du tout leur stabilité; ils avancent en oscillant, en "vrillant," au grand dommage des estomacs sensibles.

Comment se défendre contre le mal de mer...

Les dispositifs mécaniques, tels que les couchettes mouvantes de Chomel, Michel et Thomson, le gyroscope de Schlick et Thomas Forbes et les "tanks" de Heinrich Frahm, n'ont pas donné de résultats; certaines spécialités pharmaceutiques en donnent, incontestablement, mais elles sont toxiques et occasionnent parfois des accidents graves. La morphine, l'atropine ont été vantées, mais leur effet est incertain et même dosées et administrées par un médecin, elles ne sont pas sans danger...

Si le spécifique du mal de mer n'existe pas, quelques précautions, que nous allons indiquer, rendront possible une traversée qui aurait été atroce et excellente celle qui aurait été médiocre. Ce sera déjà beaucoup!

Lo veille et l'avant-veille de l'embarquement, léger nettoyage du tube digestif grâce à une cuillerée à café de sulfate de soude prise à jeun dans un demi-verre d'eau très chaude. Si la traversée doit être longue, ne pas hésiter devant une dose d'émétique l'avant-veille et une cuillerée à soupe de sulfate de soude la veille... Prévenir le mal de mer grâce à un vomitif, est gribouillard et comique, mais efficace.

2o Si vous avez le choix entre un bateau à turbine et un bateau à roues, choisissez ce dernier, même si l'est plus lent. Vous constaterez aussi qu'il manœuvre beaucoup mieux.

3o Chacun a son mal de mer. Tel individu le prend par le nez et sera indemne si le temps lui permet de rester sur le pont, au grand air, loin des odeurs des machines ou du restaurant. Un autre le prend par les yeux et ne souffrira que si l'agitement de la mer et les mouvements du bateau; il lui suffira donc de baisser obstinément les paupières. Un troisième le prend par les oreilles; il ne peut supporter les bruits de la traversée, surtout le froissement et les heurts de l'eau contre les hublots; un peu de coton dans les tubes auditifs le soulagera grandement...

4o Si des voyages précédents vous ont fait connaître votre susceptibilité spéciale, ou dès que le voyage pour lequel je vous conseille vous l'aura indiqué, surtout ne croyez pas devoir lutter contre elle. Au contraire, conformez-vous servilement à ses exigences.

4o Avant d'embarquer, ne faites pas le fort repas que certains recommandent, surtout si vous avez passé par le purgatif et le vomitif préalable. Tenez-vous-en à une tasse de café noir.

5o Aussitôt dans votre cabine, bandez-vous étroitement le torse, du milieu de l'abdomen jusqu'aux pectoraux, avec une ceinture de flanelle ou de toile, longue de cinq à six mètres. Et, au plus léger malaise, insérez un gros tampon de tige sous cette ceinture, en sorte qu'il comprime le creux de l'estomac. Et étendez-vous sur le dos.

6o Tampon sur le dos préparé et coussin d'avance, il ne doit pas pouvoir s'aplatir.

7o Pourtant, les nausées menaçantes... Alors, les yeux fermés, gonfler d'air votre poitrine, à fond, et ne respirez que du haut des poulmons, sans les vider, par petits coups.

8o Le gonflement des poulmons joint à la compression de l'épigastrique soulagera vite. S'il vous fatigue et que vous l'interrompiez, le retour des nausées vous donnera vite l'énergie nécessaire.

9o Pas de drogues... Même pas la classique potion de Rivière en deux flacons... Tenez-vous à l'eau de selz gacelle, prise abondamment, est à elle seule un utile remède contre le mal de mer.

Si vent et vagues s'apaisent, ne profitez pas de ce répit qui peut n'être que temporaire, pour manger avec abondance! Restez sur votre appétit. Surtout ni pâtisserie, ni graisses, ni sauces, ni alcool! Traitez-

vous comme si vous reléviez d'un embarras gastrique.

Ces conseils, strictement suivis, vous permettront de subir sans dommage ou avec le moins de dommage possible, une traversée courte ou un coup de gros temps durant une traversée longue. Peut-être ne suffiront-ils pas si les circonstances atmosphériques s'obstinent pendant des semaines à être défavorables; mais même en ce cas assez exceptionnel ils vous aideront à vous défendre. Vous ne serez pas un pauvre être râlant qui appelle le naufrage comme une délivrance! — J. Joseph-Re naud.

Souvenir de la Malmaison

L'histoire aussi à ses apôtres et il n'est pas aisé de dire ce que, suivant les traces de son précurseur Jean Ajaibert, M. Jean Bourguignon, conservateur de la Malmaison, est bien celui d'une époque allant des débuts du Consulat à la fin du premier Empire. Grâce à cet érudit, à ses recherches opiniâtres, la vie intime de la Malmaison est reconstituée et l'on croit y voir revivre Bonaparte, Joséphine et leur brillant entourage. Une exposition, qui va durer jusqu'en novembre, en est le témoignage irrefragable et c'est avec plaisir que l'on y admire les récentes acquisitions.

Jusqu'au second étage, les escaliers sont maintenant garnis de papiers peints où figurés, en grisaille, l'épopée napoléonienne, et ces vestiges d'une glorieuse propagande sont probablement les seuls spécimens qui aient subsisté. Sur les papiers, dans les corridors, des adreelles documentaires relatent fidèlement les campagnes de l'Empereur. Et tout cela dormait, il y a seulement six mois, dans des cois perdus du château de Versailles!

Mais voici de nouvelles salles. En une vitrine tapissée d'étoffes consulaires, se dressent, sur des mannequins étetés, des robes que porta Joséphine. Diaphanes et légères, elles sont de gaze artificiellement lamée d'or et d'argent, et à contempler leurs plis harmonieux, on se plait à évoquer tout le charme d'une femme qui, voilà plus d'un siècle, symbolisa le pouvoir et la grâce française. Alentour, s'étalent chales, bonnets fanfreluchés, ombrelles à jours, gants brodés ou soulés de satin dont la coquetterie surannée laisse au cœur une délicate mélancolie.

Puis, ce sont des insignes maçonniques, devenus introuvables, et leur livre explicatif: "Etoile flamboyante." A côté, une collection de foulards et mouchoirs imprimés chantant la gloire impériale et voisinant avec les souvenirs du roi de Rome, chefs bien écrits, dessins assez habiles, globe terrestre, jouets et premières lettres... Près de là, la "table du divorce", où, défilant et déchirée, s'accouda la tendre Joséphine répudiée; au mur, une frise légère des roses de Redouté semble une consolation dans la diagrée.

Et, dans chaque salle, les collections se sont enrichies de nouveaux souvenirs: le lit de camp des guerres d'Espagne, avec la table de campagne et son luminaire spécial, la formidable malle de Junot, un sacre de Murat, un Sévres, statue équestre de l'empereur, des affiches, des proclamations et des estampes racontant par le menu l'histoire de cette Malmaison où, bourgeoisie et s'étaient tant de faste, où s'élaborèrent tant de projets, où le premier conseil institua la Légion d'honneur, où l'empereur fonda les décorations universitaires. Dans une vitrine, une lettre signée Joséphine Tascher de la Pagerie recommande à Barras le général Bonaparte!

Par une heureuse association d'idées, une salle est consacrée aux souverains du second Empire et c'est logique, car c'est là que le fils de la reine Hortense passa ses années de prime jeunesse. En cette salle, Carpeaux règne en maître avec ses modèles puissants, ses croquis nerveux représentant la famille impériale. A la paroi, ce ne sont que portraits de Napoléon III, de l'impératrice Eugénie de Montijo et du petit prince Léon fils. Un bracelet d'or de Prochet enchasse en cinq miniatures les maîtres du second Empire avec celui du premier...

Dehors, les buissons chantent dans le parc ombreux, la célèbre rosearia de Joséphine exhale et souève le parfum de ses roses et, sous le berceau des tilleuls odoriférants, la pensée imagine de rotiflants uniformes de la Garde et de longues robes de satin pâle... — A. Ballot-Beaupré.

Mort de Jules Guesde

Le Pape du socialisme en France vient de s'éteindre, à l'âge de 77 ans, au moment où s'écrépule et se décompose le parti dont il a été le principal fondateur.

D'où vient l'influence énorme que Jules Guesde a exercée sur les générations de socialistes qui se sont succédé en France entre la guerre de 1870 et la guerre de 1914? A ceci: il a été l'initiateur du socialisme qu'on croyait mort, après la Commune de Paris; il a été le premier parmi les jeunes d'alors à repartir de socialisme aux ouvriers français meurtris et aplatis par la terrible répression versaillaise. Il avait

une âme ardente, une haine vigoureuse contre l'ordre social, une tête d'apôtre, une éloquence enflammée de phrases lapidaires, des formules à l'emporte-pièce, une raideur doctrinale inflexible, toutes sortes de qualités intérieures et extérieures qui en imposent si facilement aux foules. Ce grand diable maigre, à la figure malade, avec sa grande barbe de Christ, sa voix et son masque tragiques, sa vie ascétique, son orgueilleuse pauvreté, avait tout ce qu'il fallait pour incarner aux yeux du prolétariat aigri et malheureux, la Révolution sociale qui ferait régner la justice sur la terre.

Son évangile, c'était la lutte des classes. A vrai dire, il n'a fait que vulgariser en France, en la clarifiant, en la simplifiant, en la filtrant pour la mettre au goût des cervelles françaises, amoureuses de clarté, la doctrine matérialiste de Karl Marx.

Que le grand prophète juif-allemand était clair et facile à comprendre exposé par son lumineux disciple français!

Le développement du machinisme et des sciences est en train de créer une situation révolutionnaire dans le monde. Il a pour premier résultat de concentrer l'industrie de tous les pays entre les mains de quelques puissantes sociétés et de dresser partout une nouvelle féodalité; cette féodalité industrielle se double d'une féodalité bancaire et commerciale; mais l'évolution ne s'arrête pas là. Non seulement les grandes usines tuent partout les petits ateliers, et les grands magasins partout les petites boutiques, mais la même concentration capitaliste finira par aboutir, dans l'agriculture elle-même, à l'absorption de la petite propriété par la grande qui la mangera. Expropriés de leur petit atelier, de leur petite boutique, de leur champ, par l'évolution fatale du capitalisme, les anciens petits patrons, les anciens petits propriétaires paysans iront grossir le troupeau innombrable des prolétaires, des sans-proprété. Mais, ce jour-là, armés de leur bulletin de vote et s'il le fallait de leur fusil d'insurgé, l'innombrable troupeau des serfs de l'industrie, du commerce et de la terre prendront à la gorge la nouvelle féodalité et ils donneront à la collectivité, à la communauté, les usines, les grands magasins, les banques, la terre, et ce sera le Paradis, le Paradis collectiviste ou communiste, sur toute la terre, car sur toute la terre c'est la même lutte de classe contre la féodalité capitaliste.

Comment voulez-vous que des ouvriers sans instruction ou des étudiants, couverts de peaux d'ânes, mais sans aucune expérience du monde, enthousiasmés et imaginatifs, ne croient pas "que c'est arrivé!"

Mais ces sociétés industrielles commerciales, ces puissantes compagnies de chemins de fer, sont des sociétés anonymes dont les actions et les obligations sont entre les mains de millions d'ouvriers, de paysans, de petits bourgeois! Mais dans les campagnes, la grande propriété recule partout devant la petite et le paysan propriétaire est farouchement attaché à sa propriété! Mais dès qu'on remet une industrie, un magasin, une grande entreprise à la collectivité, qu'on l'appelle l'Etat ou d'un autre nom, c'est la pétalière, le jemenfichisme, le gaspillage général, la routine, parce que le ressort qui fait progresser l'humanité c'est l'effort individuel en vue d'avantages personnels, c'est la responsabilité de l'individu!

Bah! que pesent ces objections pour des gens qui ont la foi! Les foules ont besoin d'une religion. Les vieilles religions que l'expérience de l'humanité avait élevées comme des dignes pour contenir les passions humaines et pour consoler les hommes aux heures de leurs grandes souffrances morales ont été sapées—étourdiment—par l'impitoyable critique de la bourgeoisie librepenseuse. Elles promettaient le Paradis dans l'autre monde. Voici une religion nouvelle qui le promet dans ce monde-ci. Comment résister à la tentation de s'y précipiter tête baissée!

Le Paradis collectiviste et communiste que nous annonçait Jules Guesde est réalisé depuis quatre ans en Russie. Et le monde civilisé, frappé d'horreur, recule épouvanté!

La Legion d'Honneur et Les Journalistes

Les grades de la Legion d'honneur sont les boutons de mandarins de la République française. Ils classent les professions. Il n'y a pas bien longtemps, il y a peut-être 25 ans, qu'on décoré les comédiens. Il y a moins longtemps qu'on décoré les femmes. Et si l'on a toujours décoré les journalistes, du moins ne montaient-ils jamais plus haut que la rosette d'officier.

La cravate de commandeur ne se donnait qu'aux écrivains très glorieux, aux poètes officiels ou aux dramaturges immortels, et ceux-ci eux-mêmes ne pouvant prétendre aux grades supérieurs de grand officier ou de grand croix réservés aux deux noblesses de robe et d'épée de l'armée et de la magistrature.

Or, ces cloisons étanches tendent aujourd'hui à se laisser traverser. Et c'est ainsi que nous voyons un journaliste, un simple journaliste qui n'a jamais écrit que dans les journaux

et qui n'est même pas très connu du dehors du monde de la presse, M. Eugène Lautier, décrocher à la promotion du 14 Juillet qui paraît en ce moment à l'Officiel, la cravate de commandeur.

Feu Villemessant qui écrivait: "Le journalisme mène à tout, à condition d'en sortir!" pourrait donc abroger la condition. Du même coup est démenti le mot cruel qu'on a prêtés à un autre directeur de journal parisien—celui-ci encore en exercice—qui se flatte de diriger l'opinion sans mettre lui-même la main à la plume: "Le vrai journalisme commence quand on n'écrit plus."

Car M. Eugène Lautier (méridional arrivé à Paris sous l'aile de cet autre méridional pédiguesement fin que fut Hébrard, le directeur du Temps), écrit, écrit beaucoup, écrit chaque jour, d'une plume alerte et diligente qui ne paraît jamais fatiguée. C'est bien un écrivain, et non un industriel du journalisme, qui est cravaté de pourpre.

Certes, on n'avait pas attendu cette décoration pour dire que la presse est le quatrième Pouvoir. Dans un Etat gouverné par l'opinion publique, comme la France, on oserait même ajouter que ce quatrième Pouvoir est bien proche d'être le premier. Un grand journaliste à Paris est non seulement bien plus important qu'un député ou un magistrat, mais il est autrement stable qu'un ministre. Et cette considération commence dès les premiers échelons de la profession.

Victor Hugo, au faite de la gloire, soulevait son chapeau devant le moindre reporter. Mais jusqu'à ces derniers temps, les grands témoins de l'article politique ou de la chronique s'élevaient volontiers vers la députation ou vers la littérature pure, affectant de considérer leur "copie" de journal un peu comme un pensum fait par-dessus le marché et par-dessous la jambe, parce qu'il faut bien vivre. Clemenceau ou Poincaré, dans le journalisme politique. Catulle Mendès ou Alfred Capus, dans le journalisme littéraire, étaient ou sont encore de cette école.

Hier encore, un journaliste monarchiste aussi fécond qu'important, qui peut se flatter d'avoir ramené la conception d'un régime politique qu'on pouvait croire vieux et fané, M. Charles Maurras, posait sa candidature académique au fauteuil laissé vide sous la coupole par un ancien président de la République, Paul Deschanel.

Et au lieu d'invoquer son œuvre journalistique, il présentait modestement quelques volumes de critique littéraire bien oubliés. C'est qu'il subsiste une hiérarchie des genres! Le journalisme, au bout du Pont des Arts, est toujours un peu sa rotture. Ecrire sur des feuilles volantes ne paraît pas encore mériter cet habit de verts lauriers qui s'accorde pourtant à des vaudevillistes ou à des romanciers mondains qui n'ont jamais fait que conjuguer le verbe Aimer en trente volumes!

C'est dire que le journalisme revient d'assez loin! Cette cravate de commandeur remettra les apparences en meilleur accord avec les réalités. Une seule chose manquera toujours au journalisme. Il avait l'influence et la célébrité. Le voici dans les honneurs. Il n'aura jamais la fortune. Ce n'est pas un métier de millionnaire, comme tous les métiers où il faut travailler soi-même, et non vivre du travail d'autrui.

Mais ceci, c'est notre dignité! Le journaliste idéal devrait n'être ni pauvre, ni riche. Ni au-dessous, ni au-dessus de l'argent: A côté, voilà sa place, pour le contrôler! — Maurice de Waleffe.

Une Babel Moderne

EN SE PROMENANT DANS VIENNE

Pourquoi donc, à l'étranger, se figure-t-on généralement que l'Autrichien à la tête carrée? Est-ce parce qu'il parle l'allemand? Est-ce parce qu'il a combattu contre nous? En tout cas, c'est une grave erreur de croire qu'il ressemble, au physique ou au moral, au Prussien que l'on a pris la mauvaise habitude de considérer comme son "frère séparé."

L'Autrichien et l'Allemand sont deux types d'humanité différents. L'un est naturellement aussi gai que l'autre est grave et sévère. Tout un monde sépare le Viennois du Berlinois; leurs goûts, leurs mœurs, leur façon de vivre, leur mentalité sont absolument dissemblables.

Allons même plus loin et osons dire que Vienne est bien plus près de Bruxelles ou même de Paris, que de Berlin! D'autres que nous l'ont constaté. Et tous les étrangers qui séjournent ici ne dissimulent pas leur étonnement enchanté.

Cela explique pourquoi tous les hôtels sont remplis, les plus grands comme les plus petits, d'une foule de gens, venus de partout, pour passer heureusement de belles vacances dans une ville admirable, au bord du grand Danube et au pied des montagnes. Mais bornons à ces quelques mots la description du cadre dans lequel nous vivons ici; nous n'avons pas la prétention de découvrir Vienne et ses environs!

Nous sommes tenté d'écrire qu'il y a même trop d'étrangers. On entend surtout parler le français que beaucoup de Viennois connaissent à la perfection. On entend aussi de l'an-

glais, de l'italien, du roumain, du hongrois, d'autres langues encore des pays les plus lointains.

C'est un spectacle à la fois amusant et curieux que celui de cette colonie étrangère bigarrée qui se donne tacitement rendez-vous, le soir, autour de tables de tel grand restaurant réputé.

Les Israélites sont en majorité; ils ne cherchent pas à dissimuler leur origine, ce qui, soit dit en passant, ne serait guère facile; Us s'expriment en français. Il est de bon ton, ici, d'employer la langue diplomatique—du moins celle des diplomates d'avant la guerre, puisque l'anglais est si grand honneur aussi aujourd'hui. Il y a, dans cette salle bruyante, beaucoup de jeunes et jolies juives aux cheveux noirs comme l'ébène, aux joues roses, aux grands yeux sombres et aux lèvres trop rouges. Il y a des Français bien habillés, toujours élégamment corrects qui réclament toujours du pain au maître d'hôtel. Il y a des riches Egyptiens qui voyagent tout le temps et qui disent du mal des Anglais. Il y a des Chinois au sourire éternel et figé, des Japonais et des Indous, des fils d'Albion nonchalants, avec des femmes longues et minces, des Américains aux lunettes d'échelle rondes, des Italiens nerveux et puis, des Juifs encore, des Juifs de partout et de nulle part. Il y a encore—ne les oublions pas—quelques bons Belges, tout ronds et sans façon. Mais on ne voit pas d'Allemands.

Toute cette population exotique parle haut, rit fort, mange bien, boit mieux, s'amuse... C'est un monde très mêlé de vieux riches et de gens qui ne savent pas encore se conduire convenablement, de femmes honnêtes et de grues, de spéculateurs audeux, de réfugiés politiques, d'hommes d'Etat prémiés, de commerçants, de touristes et de diplomates. On se dit que certainement, dans cette foule hétéroclite, il doit y avoir plus d'un homme dont la place est en prison.

Après le dessert, on boit du café turc—c'est une spéculation viennoise—et le serveur apporte de l'eau fraîche. C'est aussi une des spécialités du pays, cette eau que l'on sert partout, dans tous les cafés, "par dessus le marché," en quantité considérable.

Sortons, pour changer d'air. Comme en Angleterre, la circulation des véhicules est ordonnée à gauche. Quand on n'y est pas habitué, on risque de se faire écraser. Mais le service d'ordre est admirablement fait par des agents de police vêtus de kaki et armés d'un grand sabre qui ne sert à rien du tout.

Dans les tramways, des affichettes vous avertissent qu'il importe de se méfier des "taschendieben"; les pickpockets travaillent beaucoup et leur tâche est facilitée par le défaut d'éclairage des rues, la nuit. Dans les quartiers populaires, dès 11 heures du soir, il fait noir comme dans un four.

Mais les bars sont brillamment éclairés. On y boit et on y danse, avec beaucoup d'insouciance, aux sons d'orchestres de tziganes et parfois de bons musiciens.

On y regarde pas de travers les étrangers; ou les accueille aimablement.

La musique jouera même, pour leur plaisir, des airs de leur pays. Elle jouera "Tipperary" et les consommateurs chanteront en chœur cette chanson qui fut populaire dans les tranchées alliées... Pas un Autrichien ne protestera!

Cela ne se passera pas ainsi à Berlin. Et cela prouve bien que les tempéraments des deux peuples sont profondément différents.—C. O. G.

MADERE FACTICE.

On peut fabriquer une imitation agréable de vin de Madère avec du cidre nouveau.

Mélanger à ce cidre du miel en quantité suffisante pour que le liquide puisse maintenir un œuf sans qu'il s'enfonce. On porte à ébullition dans une grande bassine, on écume, puis on termine en passant à la chausse (le filtre à la chausse est fait avec une étouffe de laine rigoureusement propre).

Lorsque le liquide est froid, on le verse dans un baril; laisser reposer cinq ou six mois avant de mettre en bouteilles.

Cet excellent "madère" se bonifie en vieillissant.

POUR ENLEVER LES TACHES DE GRAISSE SUR DU PAPIER.

Première recette.—On a recours à un fer chaud et au papier buvard que l'on passe sur la tache à enlever. Une fois dégagée de la plus grande partie grasseuse, on promène sur la feuille, des deux côtés, un pinceau trempé dans de l'essence de térébenthine fraîche et pure. La tache disparaît après avoir renouvelé plusieurs fois l'opération.

Ceci fait, on pompe l'humidité avec un morceau de bon papier buvard propre, puis on passe sur le papier un autre pinceau trempé dans de l'alcool de vin à 90° pour enlever les dernières traces. Laisser sécher.

Deuxième recette.—Alun brûlé, 15 grammes; fleur de soufre, 15 grammes.

Frottez doucement la tache avec cette poudre, le papier étant légèrement mouillé.

Les Francs, qui ont donné leur nom à la France actuelle, apparaissent dans l'histoire vers le troisième siècle après Jésus-Christ.